

Joseph Edgard CÉLESTIN

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/-Joseph-Edgard-CELESTIN->

Jojo à deux voix

Vade retro Jojo

Le président directeur général, le grand Trois-en-un, n'arrêtait pas de me dire que la violence ne grouillait que dans la tête des incrédules. Je déduisis qu'elle ne cesserait pas tant que j'aurais la mienne sur les deux épaules. Autant me taire. Même si cette violence ne faisait plus de quartier et s'exprimait à vue d'œil. Un « beau » jour, j'osai partager mes inquiétudes avec le chef. Il hurla que j'étais trop bête pour être vrai et que je ferais mieux de garder pour moi seul mes réflexions bouchées. Ah ! Qu'il avait haussé le ton ! Mes oreilles avaient vibré comme des cymbales « déchirées » par un batteur forcené. Et le ton marqua la chanson. Pour la première fois depuis que je le servais - onze années au service du grand chef - je vis ses vrais yeux. Pour la première fois aussi, il me prit une envie subite, que je m'efforçai de réprimer dans la même seconde, de prendre une queue de billard et de taper fort sur ces boules qui me fixaient. Je résolus de me venger du chef sur ma table de jeu à la maison. Je détalai sans m'expliquer, piétinant au passage les chiens de sécurité du président. Un bruit d'arme automatique. Un cran de sécurité... Mieux valait ne plus y penser. Mon dos, qui se glaça subitement, me suppliciait assez.

« Jojo ! »

Je tremblai cette fois pour non seulement n'avoir pas eu le temps de placer tac au tac l'éternel « Oui chef ! », mais surtout en prévision de la réaction du président directeur général. Il se « contenta » d'ajouter : Vade retro Jojo ! Repose en paix ! Oui chef, hurlai-je. Je devais me sentir soulagé car j'avais réussi cette fois à placer tac au tac l'éternel « Oui chef », mais au fond de moi, je savais que je n'allais plus pouvoir vivre en paix. « A moins que ce qu'il n'est pas permis d'imaginer se réalise », pensai-je. « Le chef vit et dirige la Zone à vie ». Les sujets l'avaient voulu ainsi. La Zone est un complexe grand comme un pays, ou vice versa. Un véritable village global autonome à lui seul, avec tous les services publics ou privés offerts ailleurs, ses forces de l'ordre et son propre désordre, ses bailleurs de fonds et ses dirigeants corrompus aussi.

Je laissai le bureau et me plongeai tête baissée dans ma caisse. À compter de ce soir, mes agents de sécurité n'étaient plus de garde. Le chef perspicace avait déclaré que j'étais trop têtu pour mobiliser une armada jour et nuit. Appeler trois agents freluquets une armada était un jugement déplacé de la part du chef, mais cette remarque devait rester personnelle et surtout dans ma tête. La pratique m'avait dicté la discrétion. Même quand le chef avait enchaîné que ma tête était trop vide pour que l'ennemi s'y intéressât,

je ne pipai mot. Ma voiture, elle, restait rutilante à vue d'œil. Désormais, trop rutilante, pour un petit chef de sous-zone sans défense comme moi.

Sur le chemin du retour, quand je laissai le cœur de la Zone, l'une des rares éclaircis de cette forêt d'ombre qu'était devenue la capitale, je commençai à paniquer. Les arbres que je dépassais sur la route semblaient armés jusqu'aux dents. Une voix intérieure n'arrêtait pas de me rassurer que des arbres ne pouvaient pas avoir de dents et encore moins des armes. J'étais pourtant persuadé que, pour avoir provoqué la colère du chef, qui employait des dizaines milliers de citoyens, toute la cité avait au moins une dent contre moi et que les sous-chefs du grand chef pouvaient avec leur impressionnant arsenal armer tout ce qui vivait. Je n'en pouvais plus. Je m'arrêtai. Je jetai un coup d'œil dans mon rétroviseur, puis à ma montre : 10 heures 44 du soir. Plus d'une demi-heure depuis que j'avais laissé le bureau du chef. Je vérifiai que je n'étais pas suivi avant de garer ma voiture sur le bas-côté de la route menaçante. J'ouvris la portière de droite et descendis sur la chaussée, les mains en l'air pour ne pas provoquer les arbres... Ma décision était prise. Je rentrerais à pied. Je transpirais déjà. Plus d'une demi-dizaine de kilomètres et je serais à la maison où m'attendaient ma femme, mes trois enfants dont mon grand bébé Laurent. J'appelai sur mon portable pour avertir Laura de mon retard. Personne ne répondit. J'entendis une voix rire de ma bêtise et m'expliquer qu'à cette heure toute la maison, hormis le premier sous-chef que j'étais, dormait. Mais je savais que Laura m'attendait toujours. Je m'étais peut-être trompé de numéro.

Les mains en l'air, je commençai mon calvaire, sans être rassuré d'avoir fermé les portières de la voiture. La dernière fois que j'avais marché plus de cent mètres à pied, c'était aux funérailles d'un des collègues du bureau décédé dans un accident de la route. Un manguier était « entré » dans sa voiture et lui avait broyé le jabot, m'avait expliqué sa femme le soir de la prise de deuil. Le chef avait exigé un défilé à pieds à la mémoire de Jules.

La rue était vide. Les rares bruits venaient de très loin et ne me rassuraient pas beaucoup. Je savais que personne ne voulait plus forcer la nuit, mais... Je savais que chacun se débattait, pour ne pas se laisser toucher. Pas à pas, je dépassais les arbres. L'important, c'était de ne pas baisser les bras dans ce branle-bas de combat mis en abyme par les sbires de la nouvelle vague. Je frissonnai quand je réalisai subitement que dans ces conditions je me retrouvais de l'autre côté de la vague. J'étais du côté de l'ennemi, donc appelé à survivre. En un mot, et ce devait être mon nouveau mot d'ordre : crier à bas au stress ! Une consigne que je devais suivre comme mon unique chance de survie. Cette foi, hélas évanescence, dissimulait mal une hantise manifeste. Traquer sans cesse le stress ne pouvait devenir que stressant en retour. J'avais besoin de respirer mieux. De tout laisser tomber, de me laisser aller, d'oublier le chef... Impossible. Ne fut-ce qu'un

moment. Malgré tout - ou qui pouvait le dire, grâce à tout - la vie devait continuer. Entre-temps, je transpirais mon sang sur le chemin du retour. Des pétards explosaient en dépit des interdits, pour se confondre - dans la nuit, dans le black-out, dans les cœurs à bout - à quelques balles vagabondes. Les pétards continuaient de pleuvoir pour voiler maladroitement une fin de vie, comme ils pouvaient annoncer bêtement les fêtes de fin d'année.

« Tu as raison, m'avait dit Pierrot quand je lui ai expliqué le lendemain matin cette scène. Elle ralentit parfois, mais ne s'arrête jamais, la vie. »

De temps en temps, je m'arrêtais pour reprendre mon souffle, profitant pour lire les pancartes adossées ça et là, des deux côtés de la route. Cet automne-là, plusieurs nouveaux albums de *konpa*, notre musique dansante populaire, étaient venus tourner sur nos platines. Des affiches continuaient de décorer les coins de rues invivables de la capitale. De nouveaux livres étaient publiés. Comme si tout allait bien ! Et moi, je n'avais pas manqué une seule exposition de peinture ou de photographie pour tenter de voir la réalité autrement. Une publicité avec la tête du PDG me ramena à la réalité. Je ne rentrerai pas directement à la maison.

Je passai donc à un club le soir du « Vadé rétro Jojo ! ». J'avais voulu y rester toute la nuit pour célébrer la naissance de ma rupture avec l'ordre qu'ils avaient établi et faire un pied de nez à la réalité déjà équivoque du chef. Mon mobile sonna lorsque j'attaquai ma cinquième bouteille de bière. C'était le chef en personne. Je retenais mon souffle autant que je le pouvais.

« Rentre chez toi, Jojo ! Pierrot t'attend demain matin au QG, pour les derniers mots qui t'inspireront son oraison funéraire. » Le chef raccrocha. Je décrochai. Je me dirigeai vers les toilettes pour homme, j'ouvris la porte, soulevai le couvercle du wc et le reste... Tout cela en une fraction de temps. J'allais repasser dans le même club après l'annonce officiel de l'accident mortel ou la mort accidentelle de Pierrot.

Ici, nous nous serions passés difficilement d'un peu de chaleur pays. Chanter, danser, c'était cela la trêve. Y compris la mienne en plein cœur du marasme. Il fallait remonter le courant. Je devais remonter le courant. Les funérailles de Pierrot, une balle vagabonde avait éteint sa vie au clair de la lune, furent été chantées deux jours après le Vade Retro Jojo ! Je prononçai moi-même l'oraison. Pointant du doigt les ennemis du chef. Les parents, toute la famille et le cercle des amis condamnés à disparaître sans laisser de traces pleurèrent puis mangèrent à la mémoire de Pierrot. Je sortis le soir des funérailles pour poursuivre la fête. La commémoration.

« La vie devait continuer. Elle ne s'arrête pas, Pierrot. Mais, je ne chercherais pas à minimiser, lâchement. Pour en souffrir moins. Pour mieux oublier un être encore très cher hier. Tout est simplifié. Nous simplifions tout, Pierrot, pour ne plus comprendre ou tout au moins le feindre. Encore un qui n'aura pas vu le changement », pensai-je.

Un autre meilleur ami de Pierrot avait hurlé en pleurant dans le cortège que le système avait encore broyé un des siens. Je ne l'avais plus revu depuis. Mais de quel système parlait-il. Rien n'était défini, ni établi. Notre bon vieux pote était mort au hasard d'une improvisation. Une balle partie comme cela... Pan ! Un choix précité et... Tout un pan de vie abattu. Toute une vie et plus encore. Un pote disparu et un autre porté disparu... Le soir des funérailles, je rentrai chez moi à pied, avec mon comptant de vide à combler. Je devais rafistoler... Faire avec ! En attendant de m'éteindre d'un infarctus. Mon cœur ne pourrait pas tenir à tous les coups. Et le chef le savait, Pierrot. Lorsque les voisins me refusèrent un visa le surlendemain des funérailles de Pierrot, je pris la décision de me « jeter ». Je fuis la capitale. Un ancien employeur de Laura l'hébergea, avec le reste de la famille, à ses risques et périls. Je vécus dans le maquis quatre semaines.

Dans ces conditions-là, la nouvelle du départ précipité du chef - il a été contraint de quitter le pays pour des dettes non payées, des promesses non tenues et autres manquements politiquement incorrects - a failli avoir raison de mon cœur. Je suis tellement content et soulagé à la fois. Je me suis précipité dans la rue et voilà je tombe sur un groupe du petit personnel qui se dirige en trombe chez moi. Je jubile. Je commence par reprendre leur refrain pour tenter d'entrer dans la danse. L'un des petits employés me passe un pneu au cou, j'ai du mal à réaliser. La réalité étant ce qu'elle est. Ils accomplissent maintenant le tour du quartier avec moi. Un baroud d'honneur pour toutes les méchancetés que le système les a fait subir. Et moi je repasse le film des dernières semaines sans tenter de m'expliquer, sans même m'attendre à ce qu'un voisin vienne à mon secours...

Adieu Jojo

J'ai rencontré Jojo dans des circonstances atténuantes. La première fois que je l'ai vu, j'ai remarqué sur le coup sa chemise d'une blancheur... remarquable et bleuâtre qui contrastait avec son pantalon. Un kaki classique. Je m'en suis souvenue pour les avoir portés moi-même à plusieurs reprises par la suite. La lumière mauve de la salle réfléchissait sur la chemise et la rendait encore plus éclatante. Je ne pouvais pas me tromper. Il était différent. Le nouveau venu s'était détaché du lot sans l'avoir voulu. Aussi, l'avais-je vu du premier coup, mon homme. D'ailleurs, je n'en avais pas remarqué beaucoup. Pour le peu que j'ai vu. Il y avait aussi son ami Pierrot qui n'arrêtait pas de se remuer. Sur son siège.

Seul mon homme m'intéressait. D'abord timide, je n'allais pas tarder à en faire mon animal en cage. Le temps pour lui de repérer les lieux et sortir de sa tanière. Nous remarquions en même temps un jeune couple qui se donnait en spectacle. Question de consommer illico presto son investissement. Les habitués ont peut-être d'autres priorités. Jojo a souri. J'ai confirmé aussitôt qu'il m'appartenait. Non. Son sourire. On ne peut pas tout expliquer.

Notre inconnu s'appelait Cyprien. Joseph Cyprien. Il me l'avait dit lui-même. Il était venu au club pour tuer un temps et boire une prise de sa fin de mois. Il ne s'y attendait pas, mais la musique et la danse l'ont pris à la gorge dès qu'il eut foulé l'entrée. Cyprien, un mètre soixante, la taille basse, commanda deux jeunes danseuses à la serveuse. Il en reçut trois.

Je n'étais pas de celles à se lamenter sur leur début de soirée. Les nuits effectuaient parfois de faux départs. L'essentiel était de savoir se relancer. Cyprien et son ami - ce dernier, selon toute vraisemblance lui faisait découvrir la ville - n'allaient pas tarder à envahir la piste sans se soucier des regards amusés de la foule. Cyprien dansait mal. Sans retenue. Ses *konpa* se terminaient avec des hoquets et ses salsas étaient précipitées. Il était gauche, mais me fascinait. J'ai perdu toute ma contenance et mon étiquette professionnelle. Ce beau gosse encore sauvage - les empreintes de son arrière-pays natal encroûtaient chacun de ses gestes - m'était irrésistible.

« Je suis député. »

Voilà ! Cyprien se voyait comme un sous-chef de sous-zone. En réalité, il était un jeune enseignant dépité qui, comme plusieurs collègues au Parlement, avait tenté sa chance sous la bannière. Il a été élu avant même d'avoir lu la charte du parti.

« L'important, c'est d'arriver à gérer ses fins de mois et d'autres heureux accidents de parcours. »

Nous avons beaucoup dansé et ri aussi. Et puis tout s'est passé très vite. Premier accident : nous nous sommes mariés, deux mois après la première rencontre. Onze ans de vie commune et d'autres accidents nous ont donné trois enfants : Jose, son portrait craché, dix ans et ainsi baptisé en l'honneur du chef; Laura, ma « jumelle », cinq ans et demi et Laurent, notre bébé-fusion, quatre ans aujourd'hui.

Jojo n'a guère changé en onze ans. Il reçut les mêmes amis du début à sa table. Il resta fidèle à ses camarades. Les échanges ont toutefois changé de ton les derniers mois. Pierrot et Jules avaient dépassé la rampe, ils n'y sont pas revenus. Jojo faisait petit à petit son choix quand il a été rappelé à l'ordre. Il l'avait déjà fait, lorsque la foule lui passa un pneu usager au cou. J'avais fait longtemps avant mon choix. Mais j'ai quand même pris mon courage à deux mains pour suivre le cortège de mon mari jusqu'au bout, accompagnée de mes trois enfants et du grand quatrième Jean-Jean, le cireur que Jojo croisait régulièrement devant le Parlement et qu'il avait voulu adopter de son vivant. Jojo avait la manie d'aider les gens à sortir de la rue.